

sentiments, les perdaient en Amérique, faute d'y trouver un aliment. Il y avait bien des églises catholiques, mais on y prêchait en anglais, et l'on n'entendait ni sermon qu'on ne comprenait pas empêchant d'aller à la messe. Les enfants, surtout ceux des classes ouvrières, fréquentaient les écoles protestantes, et leurs coupables parents ne pensaient seulement pas à leur faire faire la première communion. C'était, parmi nos compatriotes, un désordre religieux complet.

Mais, en 1812, Mgr. de Forbin-Janson vint à passer à New-York. Ici, comme partout, il devait marquer ses pas par des bienfaits. Le Vincent-de-Paul de l'enfance chinoise réunit les principaux Français et les fit rougir de n'avoir pas une église à eux. Le consul-général s'y prêta, le *Courrier des Etats-Unis* appuya l'idée au point de vue de la nationalité, et bientôt une souscription permit d'acheter un terrain et de commencer les travaux. Depuis deux ans l'église est élevée et livrée au culte, et le respectable abbé Lafront en est le desservant. Ce digne prêtre se dévoue à son œuvre de corps et d'âme, et y laissera sa vie. Il y a encore bien peu de pratiquants parmi ses ouailles, mais déjà la mode, parmi les Français, est d'aller à la grand'messe le dimanche. Les dames s'y rendent dans leurs plus élégantes toilettes et leurs maris les y accompagnent régulièrement. Ils critiquent bien au retour le sermon, qu'ils ne trouveront pas toujours assez court ni assez éloquent : pour ces messieurs il faudrait ressusciter Bossuet ; mais ils n'en retirent pas moins quelque bien de la parole divine, que M. Lafront leur distribue avec un zèle, un tact et une onction admirables. Les offices se disent avec beaucoup de dignité, et le chant grégorien est adopté, ce qui est une heureuse innovation pour le pays et ce qui rappelle encore la mère-patrie : car dans toutes les églises catholiques de l'Angleterre, de l'Irlande, d'Amérique, l'on ne chante que des airs d'opéra, avec chœurs d'hommes et de femmes.

Jugez des fatigues de notre curé, quand vous saurez que ses paroissiens sont disséminés dans une ville plus étendue que Paris, et qu'il lui faut y visiter ses malades, indépendamment de la préparation de ses sermons, des deux messes qu'il dit, des confessions qu'il entend et de la célébration des offices. Mais, non content de ces travaux, l'abbé Lafront a voulu établir une école, comprenant bien que le moyen d'avoir de vrais fidèles était de les former à la religion dès le berceau. Il a retiré un à un, des écoles protestantes, les fils des Français et maintenant il fait lui-même la classe à 170 enfants qui lui donnent de grandes consolations. Il réunit de plus 200 jeunes filles que dirigent deux saintes dames venues de Paris pour se consacrer à cette noble mission. Cette école est si prospère et si estimée, que les protestants eux-mêmes demandent à y envoyer leurs enfants. Sur cette terre hérétique, nous n'avons pas au moins les entraves de l'Université, et la liberté n'est pas un vain nom. Le prêtre qui veut apprendre à lire à la jeunesse pour mieux lui apprendre à penser, n'est pas arrêté au nom de la loi par la jalousie des marchands de soupe. La confiance publique ne lui demande pas la nature de ses diplômes et l'exhibition de ses parchemins, et pense qu'un saint ecclésiastique en sait toujours plus que des enfants en bas âge.

New-York, 31 mai 1845.

Je vous ai écrit, le 22, pour vous dire quelques mots de l'église française de New-York. Ce n'est pas le seul temple ouvert à notre sainte religion dans cette ville. Tant à New-York que dans sa banlieue, il y a maintenant 17 églises catholiques, et l'on en bâtit encore plusieurs, grâce au zèle admirable de notre évêque.

Mgr. Hugues est le prélat qui occupe ce siège, et il y a remplacé Mgr. Dubois, prêtre français, chassé de notre pays par la Terreur, et dont l'émigration avait fait un missionnaire. Mgr. Hugues est Irlandais, et depuis les cinq ans de son gouvernement, il a fait fructifier au centuple le champ préparé par son saint prédécesseur. Son diocèse comprend tout l'Etat de New-York, qui est aussi grand que la France, et il le parcourt sans cesse, bâissant, continuant, convertissant et répandant partout les trésors d'une parole éloquente dont les protestants eux-mêmes sont avides, et qui produit des merveilles. Maintenant il se construit un séminaire pour recevoir les élèves du sanctuaire, et le désir qu'il a de son achèvement est si ardent qu'on le voit servir les maçons, tenir la truelle et diriger chaque ouvrier pour l'œuvre dont l'évêque est lui-même l'architecte. Nouveau Maurice de Sully, il a de même élevé sa cathédrale, édifiée gothique de bon goût, placée au centre de la ville.

Le besoin du séminaire était vraiment urgent, car la religion ne sera bien ancrée dans le pays que quand elle s'appuiera sur un clergé indigène, et jusqu'à ce jour l'on n'a guère eu que des missionnaires français ou irlandais. Monseigneur n'a que 105 prêtres, disséminés dans son immense diocèse, et c'est tellement insuffisant qu'il est souvent obligé de faire longtemps attendre les protestants demandant à se faire instruire et déclarer. En moyenne, chaque ecclésiastique obtient trois conversions par an. Je le tiens de la bouche de Mgr. Hugues, et ce résultat est bien beau quand on pense qu'il ne s'agit pas ici de sauvages naïfs, simples, prompts à ouvrir les yeux à la lumière, mais de protestants sceptiques, aisés, et munis de tous les préjugés que leur donne une éducation étendue. Il n'y a pas plus de sauvages dans l'Etat de New-York, que nous n'avons maintenant de Druides en France, et c'est ce qui ôte au ministère sacré beaucoup de ses consolations. Entre des Jowas un peu canibales pour ouailles, ou des négociants frondeurs à la conscience large, le choix ne peut être douteux.

BULLETIN.

Retraite pastorale.— Ouverture des classes du collège de St. Hyacinthe.— Religieuses du Bon-Pasteur.

—Il est à souhaiter que les fidèles de ce diocèse n'oublient pas que c'est dimanche soir que commence la retraite annuelle de leurs pasteurs, et que c'est une des occasions les plus importantes de penser à eux dans leurs prières. La retraite sera prêchée par le R. P. Kus et finira le 6 du mois prochain :

—On nous écrit de St. Hyacinthe :

La rentrée des classes du Collège de St. Hyacinthe aura lieu le 10 Septembre. Les prix de pension et d'éducation sont les mêmes que ci-devant. Le premier semestre et tous arrérages doivent se payer à la rentrée des Elèves, et le second semestre avant le 25 février. Les parents devront se conformer littéralement à ces conditions. On exige £1, en sus, des Elèves qui fréquentent les classes de chimie et de philosophie naturelle.

—Lorsque l'arrivée, dans notre ville, de quatre Religieuses du Bon-Pasteur, nous fournit, l'an dernier, l'occasion de faire remarquer de quelle grande nécessité et de quelle grande utilité, une maison de refuge était pour une ville et même pour toute une province, il nous fut aussi possible alors de constater le prodigieux accroissement que cette bienfaisante institution avait pris depuis 1835. Un succès aussi extraordinaire et aussi rapide ne peut laisser aucun doute sur l'effet d'une protection toute divine. Quand on voit près de quarante maisons du genre de celle dont nous parlons, fondées dans l'espace de dix années et sans autres ressources que celles de la charité publique, il est bien permis de dire : *Digitus Dei est hic*. Car il n'y a que lui qui peut faire de si grandes choses avec rien. Mais si ce merveilleux accroissement ne peut laisser méconnaître une protection spéciale du ciel, il n'en fait pas moins apercevoir aussi combien la nature de cet institut était urgente et combien le besoin s'en faisait grandement sentir. Car l'empressement avec lequel on sollicite, de toute part, l'établissement de semblables maisons et des religieuses de cet ordre, fait voir évidemment qu'on sait en sentir et en reconnaître l'avantage et le mérite. D'ailleurs l'accueil favorable qu'on fait partout à ces héroïnes et les secours qu'on leur accorde, doivent être encore regardés comme des preuves non équivoques et plus que suffisantes pour témoigner de l'utilité et de la nécessité de semblables institutions. Il est aussi bien consolant pour la religion de les voir se multiplier, et il doit être d'autant plus que ce grand nombre de refuges lui fournit le moyen de pouvoir remarquer que, dans tous les pays catholiques, il se trouve toujours un certain nombre de ces chrétiens généreux et charitables, qui ne semblent vouloir user de leurs richesses que pour les faire servir au salut des âmes et à la gloire de Dieu. C'est ce dont nous avons pu nous convaincre en lisant quelques-uns des rapports annuels que toutes les différentes maisons de cet ordre doivent, d'après leurs règles, se transmettre mutuellement, chaque année, et qu'on a eu la complaisance de nous communiquer.

Puisqu'on a bien voulu nous permettre d'en faire aussi quelques extraits, nous ne perdrons pas une si belle occasion de mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques-uns des plus beaux traits de charité qui s'y rencontrent en si grand nombre.

Près de Grenoble, par exemple, où les Religieuses habitent un vaste bâtiment appelé le *Château de la Plaine*, nous voyons qu'on ne s'est pas contenté de les loger convenablement, mais qu'on a encore voulu que rien ne pût causer le moindre préjudice à l'œuvre. « La régularité du vaste Château de la Plaine, dit le rapport, établissait bien déjà l'entière séparation de la communauté d'avec les classes également distribuées sans confusion aucune ; mais, pour la complète commodité et la parfaite salubrité de nos différentes catégories, nous désirions encore des dispositions nouvelles dans un grand bâtiment contigu. Notre très-honorée Mère générale, dans sa dernière visite, dont le souvenir ne s'oubliera jamais, nous témoigna son désir de voir ces réparations faites et digna, à cet égard, nous donner son sage avis.

A peine notre vénérée Mère nous eut-elle quittées, que notre saint Prélat et une autre puissante bienfaitrice, qui sont notre Providence vivante, s'entendirent pour que les vœux de notre digne Mère fussent remplis. Ces derniers travaux, dont le devis, porté à plus de 15,000 fr., a été exécuté, ne laissent plus rien à désirer. La Communauté, les Magdeleines, les Pénitentes et les Préservées, tout est convenablement logé.

« Nos ressources pour vivre sont aujourd'hui telles qu'elles étaient l'année